

La Revue Canadienne

DU MONDE POLITIQUE, RELIGIEUX, LITTÉRAIRE, INDUSTRIEL ET COMMERCIAL.

LOUIS. O. LE TOURNEUX, REDACTEUR EN CHEF.

Éducation.

Industrie.

Progrès.

CONDITIONS D'ABONNEMENT.

(Payable d'avance.)

Table with subscription rates: Abonnement au Journal semi-hebdomadaire seul, 41 0 0; Abonnement à l'Album Mensuel, Littéraire et Musical, 41 0 0; Aux deux publications réunies, 41 10 0.

FRUX DES ANNONCES.

Table with advertising rates: Dix lignes et au-dessous, première insertion, 25.-; Dix lignes et au-dessous, deuxième insertion, 20.-; Au-dessus par lignes, 40.-; Toute insertion subséquente, le quart du prix.

CRITIQUE LITTÉRAIRE.

HISTORIENS MODERNES

DE LA

FRANCE.

M. Thiers.

(Suite.)

Les impressions du jeune Marseillais dans ce monde nouveau qui s'ouvrait à lui furent bientôt d'un tout autre ordre. Reconnu par M. Étienne, et entra au Constitutionnel en même temps que M. Mignet entra au Courrier. Les deux amis réussirent aussitôt, chacun dans sa ligne parallèle et dans sa nuance. Tandis que l'un brûlait déjà jusque dans ses moindres pores les traits d'une pensée grave, élevée et un peu puritaine, l'autre lançait sur tout sujet son esprit prompt, alerte et vigoureux. Du premier jour, M. Thiers fut aisément égal au pour parler vrai, supérieur (M. Étienne a part) à la rédaction habituelle du Constitutionnel, et il laissait surtout bien loin derrière lui toutes ces jeunes recrues si naturellement triomphantes, les Bodin, Léon Thiésses et autres. Ce qu'il y avait de son côté, de ce côté des théories, soit politiques, soit littéraires, du Constitutionnel, ne lui déplaisait pas; l'esprit de M. Thiers est de ceux qui, bien différents en ce point de plusieurs autres esprits distingués et distingués de ce temps-ci, ne se reboutent jamais du simple et il se réservait d'en relever ce qui touchait au commun par la vivacité et l'apropos de ses aperçus. Nous pourrions remarquer et choisir plus d'un de ces articles de début; mais aucun ne nous paraît plus caractéristique de cette première manière, déjà si ferme et si sûre, que celui qui écrivit sur la brochure de M. de Montlosier, où, comme il l'appelle, sur ce long enchevêtrement de 300 pages intitulé: De la Monarchie française au 1er mars 1822. L'effusion d'un esprit juste à voir un tel roman d'incohérence, la douleur d'un jeune homme à voir un vétéran s'égarer si violemment, le ressentiment d'un homme nouveau qui prend sa part dans l'injure proférée par la tradition enroulée, et le zèle du futur historien à venger des noms vénérés, le respect aussi des cheveux blancs qui, sans l'émouvoir, relâche plutôt et aggrave la vigueur de la réplique, tous ces sentiments très-mixtes, très-apparens, respirent dans l'excellent article que le jeune publiciste, par une forme anticipée, convertit volontiers en une sorte de discours directement adressé à l'adversaire:

« Non, s'écriait-il, non, nous n'avions pas, avant 89, tout ce que nous avons eu depuis; car il eût été insensé de se soulever sans motif, et toute une nation ne devient pas folle en un instant. « Ces concessions que vous appelez des bienfaits, et moi des restitutions, n'ont été conquises que par la Révolution; ce mot seul les rappelle toutes, et le mot opposé rappelle leur privation. Songez-y bien, monsieur le comte, les premiers ordres, durs, prêts, présidents, avaient refusé l'impôt territorial; ils avaient demandé les États-généraux pour menacer la cour. Lorsqu'ils furent pris au mot, ils n'en voulurent plus; ils refusèrent le doublement du tiers-état et le vote par tête; ils ne consentirent à l'égalité des charges que lorsqu'il se virent exposés à tout perdre par un refus; ils n'abandonnèrent leurs privilèges que par un mouvement de pudeur excité dans la nuit du 4 août. Songez qu'avant 89, nous n'avions ni représentation annuelle, ni liberté de la presse, ni liberté individuelle, ni vote de l'impôt, ni égalité devant la loi, ni admissibilité aux charges. Vous prétendez que tout cela était dans les esprits, mais il fallait la Révolution pour le réaliser dans les lois; vous prétendez que c'était écrit dans les cahiers, mais il fallait la Révolution pour l'émision des cahiers. « Et plus loin, à propos des recettes féodales que M. de Montlosier propose comme remèdes à la situation du moment: « Tout cela donc ne signifie rien. Mais quelques hommes dépités veulent se satisfaire; ils trouvent un prétexte pour nous injurier et nous couvrir de leur mépris. Ce que je connais de plus déplorable au monde, c'est de voir des vieillards avoir tort, et je n'ai jamais tant souffert qu'en voyant M. de Montlosier se permettre la violence et l'injure. Il parle sans cesse des vanités plébéiennes; il rappelle continuellement notre bassesse et nos crimes. Je n'avouerai pas les lois contre cette insulte

aux classes, mais j'opposerai à ces injures chevaleresques le langage de ma raison bourgeoise et ecclésiastique. Oui, dirai-je à M. de Montlosier, nous avons des prétentions comme vous; c'est l'orgueil qui, chez nous, demande l'égalité, et qui, chez vous, la refuse; mais entre ces deux orgueils, lequel est occupable, de celui qui demande le droit commun ou de celui qui le conteste! Vous ajoutez que parvenus à l'égalité, nous voulons dominer, et qu'une fois dominateurs, nous sommes aussi dédaigneux que vous-mêmes; et vous citez la noblesse impériale. Vous avez raison; mais moi, je n'attache pas l'orgueil au sang comme vous y attachez le mérite; je l'impute aux situations. Quand les plébéiens sont placés où vous êtes, ils peuvent s'oublier comme vous; mais, en attendant que nous partagions vos torts, permettez-nous de les blâmer. Je suis tout aussi franc que vous, et je l'avouerai de votre côté et du nôtre, il n'y a que des hommes et des passions d'hommes. Il n'y a entre vous et nous de différence que la justice de la cause. Chez nous comme chez vous, il peut y avoir eu des vanités, des passions féroces. Des plébéiens nés dans vos rangs auraient déclaré la guerre à leur patrie; mais convenez aussi que des nobles nés dans nos rangs auraient pu être dans le comité de salut public. Nous sommes tous hommes, monsieur le comte, et cette condition est dure. Tous les partis ont leurs bons et leurs méchants, et ne différencient que par le but; mais vous conviendrez qu'un Billy mourant, la tête et le cœur pleins de vérité, et un Desprezard mourant plein d'entêtement, quoique le sacrifice soit le même, le mérite ne l'est pas. Tous deux ont sacrifié pour leur cause; mais lequel pour la vérité!

Certes la conviction, le sentiment profond de ce que j'appellerai le véritable socialisme, éclatent dans ces pages où le jeune écrivain si prononcé pour les choses, ne se montre guère disposé à de grandes illusions sur les hommes. Cet article pourrait se dire assez justement un article-salutaire; l'instinct s'y montre. La vacillation et le doute ne paraissent pas d'ailleurs se faire. Et ceci me rappelle en effet que, dans ces années de début, un soir que sur un sujet de conversation politique à l'Ordre du jour, M. Thiers avait brillamment parlé, Félix Bodin qui l'avait écouté sous l'intermédiaire, s'approcha de lui lorsqu'il eut fini, et lui dit: « Mais savez-vous, mon cher ami, que vous savez mieux! » Le compliment fut reçu sans étonnement et comme par quelqu'un qui pouvait répondre: « Je le sais. »

Il ne faudrait pas que nos jeunes gens d'aujourd'hui se relâssent là-dessus dans leurs ambitions futures; outre que de tels talents sont infiniment rares, les temps aussi sont fort changés. Il y avait alors des paris en ligne de grand les opinions rangées en présence; il y avait des positions régulières à emporter, des principes légitimes à faire prévaloir, une vérité sociale en un mot, et c'est la conscience de cette vérité qui développait et doublait les jeunes talents, occupait les jeunes passions, et leur donnait tout leur emploi dans une direction à la fois utile et généreuse. Mais ce n'était pas en politique seulement que la plume de M. Thiers faisait ses premières armes; alors, comme aujourd'hui, on était fort tenté au début d'écrire sur toutes sortes de sujets. Je ne sais plus qui a dit: on commence toujours par parler des choses, on finit quelquefois par les apprendre. Le fait est que les mieux doués commencent par deviner ce qu'ils finissent par bien savoir. C'est ce qui arriva au jeune écrivain pour le salon de peinture de 1822, dont il rendit compte dans le Constitutionnel; ces mêmes articles parurent durant l'année, réunis en brochure. Quoi qu'en puisse penser aujourd'hui l'auteur, très sévère sur ses premiers essais et dès longtemps mûri en ces matières, j'ose lui assurer que cette brochure se relit encore avec plaisir, avec utilité. Si le coup-d'œil historique sur les révolutions de la peinture laisse infiniment à désirer et peut compter à peine en ce qui concerne l'Italie, que M. Thiers n'avait pas visitée encore, les considérations générales sur le goût, sur la critique des arts et sur les divers mérites propres à ceux du dessin, restent des pages très agréables et très justes, des gages d'un instinct très sûr et d'une inclination naturellement éclairée. L'examen de la Corinne au cap Misène, de Gérard, amène un portrait de Mme de Staël et une appréciation qu'on a droit de trouver rigoureuse, mais qui n'est pas moins pleine de sens et bien conforme à ce que M. Thiers devait sentir en effet. Il n'y a même de tout-à-fait injuste dans ce jugement que l'avantage décidé que le critique accorde au peintre sur le romancier. Ce même Salon de 1822 renferma de généraux conseils à Horace Vernet (1) et une page com-

(1) « Il est jeune, favorisé de la fortune et de gloire, entouré d'amis qui l'admirent, d'un public qui l'applaudit avec une complaisance toute particulière; mais la vie ne saurait être si facile; il faut un tourment à M. Horace Vernet; que ce soit l'idée de la perfection... » Tout ce chapitre vit et est une critique chaude, cordiale et franche: c'est du Didrot simplifié.

mémorative pour le jeune Drouais; Drouais, ce premier élève de David, « qui mourut, dit M. Thiers, dévoré de ses feux et ravi avant l'âge, comme Gilbert, André Chénier, Hochel, Barnave, Vergniaud et Bichat. »

M. Thiers, à son aurore, avait surtout et il n'a jamais perdu le culte de ces beaux noms, de ces jeunes gloires, de ces victimes à jamais couronnées; historien, il leur dressera un autel, et, dans des pages dont on se souvient, il s'inspirera éloquentement de leur mémoire. On lui a, plus d'une fois, reproché de n'avoir pas de principe théorique général, de ne pas croire assez au droit pris d'une manière abstraite ou philosophique, d'accorder beaucoup au fait. Je ne discute pas ce point, quoiqu'en ce qui concerne l'art on le trouve bien décidément croyant au vrai et au beau. Mais il avait, il a, ce que j'aime à nommer le sentiment consulaire, c'est-à-dire, un sentiment assez confiant à cette belle époque, généreux, enthousiaste, rapide, qui exagère les grandes choses aussi par le cœur et qui fait entrer l'idée de postérité dans les entreprises; ce qui le porte à s'émanciper tout d'abord pour certains traits mémorables, à s'élever pour certains conjugués mémorables et à s'oublier, par quelque chose de les réaliser; ce qui lui faisait dire, par exemple, à M. de Remusat, vers ce temps des nobles luttes commençaient: « Nous sommes la jeune garde. (2) » Cette étincelle sacrée, qui l'animait comme historien, ne lui a fait défaut en aucune autre application de sa pensée, et son pratique qu'il est et qu'il se plaie d'être, ne répondait pas qu'elle ne l'ait embarrassé plus d'une fois comme politique.

Dans l'automne de 1822, M. Thiers voyagea dans le Midi et aux Pyrénées, en faisant le tour par Genève, Marseille, jusqu'à Bayonne, et en pénétrant dans les montagnes à cette extrême frontière où s'agitait l'agonie de la Régence d'Urgel et les débris de l'armée de la Foi. La relation de ce voyage parut en 1823 sous ce titre: Les Pyrénées et le Midi de la France pendant les mois de novembre et de décembre 1822. Le but principal de cet écrit, tout de circonstance, était de donner des notes exactes et de rapporter de fraîches informations sur ces mouvements politiques auxquels l'opinion paraît alors tant d'intérêt. Mais, la part faite à ces observations et préoccupations littéraires, ce petit écrit se recommande encore, après être des années, par quelques pages plus durables; des descriptions lumineuses et faciles à apprendre, dans le voyage, l'habitude précocée et la faculté de voir géographiquement des ensembles, de décrire de haut et sans effort la configuration des lieux et des bassins qui se dessinent devant lui. Les chapitres sur Marseille sont à la fois pleins d'amour et de réflexion; on n'a jamais mieux rendu, ni d'un trait plus approprié, la beauté de ligne et de lumière de ce golfe de Marseille, que la citation rare et pâle, si odorante de pins, la silhouette et les éblouissements des rivages, la Tour Saint-Jean qui les termine, « un couchant, enfin, la Méditerranée qui pousse dans les terres des lames argentées; la Méditerranée avec les îles de Pomègue et de Raton au large « le chatelet d'If, avec ses flots tantôt calmes « ou agités, éclatants ou sombres, et son horizon immense où l'œil revient et erre sans « cesse en décrivant des arcs de cercles éternels. » L'histoire civile de Marseille, avec ses vicissitudes et ses revirements, s'y résume très à fond; son génie s'y révèle à nu, raconté avec feu par le plus avisé de ses enfants, Marseille, qui se croyait encore royale, y est démontrée la cité la plus démocratique du midi; et, lui promettant dans un très prochain avenir l'union de la richesse et des lumières, l'auteur finit le tableau d'un trait: « Il tient à son sol, à son sang, de tout faire vite, le bien comme le mal. »

Mais je n'aurais pas tout dit de cet écrit presque oublié, et je croirais manquer à ce que le critique doit aux premiers essais de l'auteur qu'il étudie, si je n'indiquais, ou plutôt si je n'extrayais tout un tableau qu'on ne songeait pas à y chercher, et qui me semble la perfection même. Il y a dans la première touche de la jeunesse, quand elle réussit, une grâce, une fraîcheur, une félicité, qui pourra se conserver ensuite plus ou moins légère, se mélangant jusque dans les qualités plus fortes, mais que rien désormais n'égale. Voici le tableau; c'est la vallée d'Argelez, vue du prieuré de Saint-Savin. Le passage est un peu long, mais il ne semblera point tel, nous l'espérons, à qui l'aura lu en entier. Nous ne savons si le peintre des Pyrénées, Ramond, a fait une description plus fidèle; il n'en a pas rencontré assurément de plus transparente et de plus limpide:

SAINTE-BEUVE.

—Revue des deux Mondes.

(A continuer.)

(2) Voir, dans l'article de M. de Remusat sur M. Jouffroy, les belles pages sur les jeunes générations en marche vers 1822. (Revue des deux Mondes, 1er août 1841, pages 435-438.)

DES EFFETS DE L'INSTRUCTION.

ARTICLE LU A LA SOCIÉTÉ DES AMIS.

MES AMIS,

Dieu, ayant créé l'homme intelligent, a fait du perfectionnement une des lois de sa nature. Sans cesse sous l'influence de cette loi à laquelle il ne peut se dérober, il tend toujours à un développement moral et intellectuel plus considérable. Il ne pourra pas dire la mesure de ce développement de son intelligence dans un temps donné, quel progrès il aura fait depuis hier, par exemple; mais il n'en est pas moins vrai que son intelligence s'est agrandie depuis hier. Chateaubriand le figure: « un géant qui croît toujours, toujours, toujours, et dont le front montant dans les cieux, ne s'arrêtera qu'à la hauteur du trône de l'Éternel. » Reconnaissons en même temps que l'instruction est comme une roche puissante qui dilate merveilleusement les pouvoirs de ce germe inné de perfection et lui donne un accroissement dont la rapidité et les effets sont étonnants. Pour se borner à la simple instruction qui peut nous procurer, même en Canada, nos études classiques, un coup d'œil quelque peu attentif, une espèce d'analyse de comparaison pourrait-elle nous donner une idée de l'augmentation et des effets que peut opérer en nous quelques-uns années consacrées à l'instruction? Qu'est-ce que l'homme avant ses études? Qu'est-il après?

Jeune enfant d'abord, léger, rempli de dissipation, à peine a-t-il le sentiment de son existence. Incapable de réflexion, son âme assoupie ne s'éveille qu'au sentiment de la sensation. L'exercice du corps est le seul attrait qu'il connaisse. Les objets extérieurs ne lui disent rien, ou plutôt, il ne comprend pas leur langage. Dans la fleur, il voit la beauté qui enchante la vue; vient-elle à se flâner, il désire son retour, elle flânnait son odorat. Il glisse sur l'onde, il lève ses regards vers le ciel tout à tour et les abaisse vers la terre; mais tout cela est sans but, machinal. L'univers n'est rien pour lui; à chaque instant son pied foule une merveille, et son cœur ne sent pas tressaillir. Sa mère lui parle quelquefois d'une éducation puissante, qui connaît tout, qui voit tout, qui fait du bien à tout le monde, qu'il faut aimer par dessus tout, c'est-à-dire plus qu'elle-même. Cette idée le frappe, et dans son innocence naïveté, il répond qu'il veut l'aimer. Voilà, il est vrai un sentiment; mais ce sentiment est vague, dépourvu de reconnaissance et n'ayant pour objet rien d'intellectuel. Car il ne se le figure que comme un être matériel. Est-ce là ce souverain qui doit régner sur l'univers? Le petit enfant qu'il caresse et qui lui lèche la main semble marquer un être supérieur, plus intelligent.

Ses connaissances sur l'univers, sur l'humanité, c'est peut-être la circonférence de sa patrie, quelques familles voisines. Nous nous rappelons sans doute que les mots Canada, patrie ne faisaient battre que bien légèrement notre cœur. Et lorsqu'on compare cet homme après huit années passées dans une maison d'éducation, avec ce qu'il était auparavant, l'étonnement ne fait-il pas place à un sentiment d'admiration, à la vue de l'heureuse influence de l'instruction? Et sans comprendre ses voies détournées, on croit sa bienfaisance. L'enfant commence par la langue qui doit servir d'expression à ses idées; en même temps l'histoire lui découvre son origine. A la lueur de ce flambeau, il remonte au berceau du genre humain, le suit dans son développement rapide; les empires naissent et eroulent; un spectateur nouveau préside aux destinées des peuples. Il ne pénètre pas encore, il est vrai, leurs pensées, mais il assiste déjà aux grandes scènes que ces peuples donnent sur le théâtre, et voit flamber avec calme leurs épiques agitées par la passion.

Bientôt son oreille s'ouvre à la cadence de la rime. Son âme tressaille pour la première fois et commence à soupçonner un genre de beauté inconnu; c'est la première notion du beau idéal.

On ne peut ici que s'accorder sur la grande utilité des langues mortes dans les premières tentatives que l'on fait pour exciter l'esprit de l'enfant. Car il s'agit avant tout de faire naître chez lui l'attention, principe premier et nécessaire de toute science. Leur étude rude et épineuse irrite violemment les puissances intellectuelles. Et enfin un effort long et pénible les affranchit de la distraction, occasionnée par l'action continuelle des sens sur l'esprit. Elles ont brisé l'enveloppe qui les comprimait; et, comme un ressort puissant qui se débânde, l'intelligence se développe et présente tout-à-coup un caractère susceptible successivement de recevoir les sciences, les beaux-arts, et toutes les connaissances qui sont le partage glorieux de la nation humaine. De plus, chaque mot de ces langues, appelées mortes, parceque depuis longtemps elles ne sont plus parlées, présentant une idée fixe et invariable, elles ont le précieux effet de lui donner de bonne heure un jugement sain. Les Belles Lettres, aux inspirations douces et

pures, se présentent tout d'abord, comme une nourriture convenable à cette intelligence neuve; la poésie lui sourit. L'âme se réveille à des jouissances indicibles; elle sent, elle pense, elle peut se replier sur elle-même et contempler quelques uns de ses reflets divins; son existence a pris un accroissement immense, ou plutôt, de ce moment seul elle a commencé à vivre. Elle n'a, à l'instant, compris son importance au milieu de cette foule d'êtres qui l'environnent. Elle éprouve le besoin de se communiquer, et cherche dans l'éloquence une expression de ses pensées.

Voyez-le comme il s'agite tout-à-coup, cet enfant ingénu faible, ignorant, apathique. Sa parole brûlante comme sa pensée, forte comme son âme, s'adresse aux multitudes, soulève, remue les passions, les fait déborder, ou les comprime à son gré. Ce n'est plus un enfant, c'est un jeune homme plein d'énergie, qui dans la fougue impétueuse de son imagination, entraîne les masses délirantes, broie les trônes et remet le pouvoir entre les mains des peuples. Il soutient les droits de l'opprimé, contre l'oppresser, fait trembler le crime, et flétrit le vice. L'enseignement les peuples, les remplit de courage, ou change leurs plus fortes déterminations; il souffre la joie, ou la tristesse. L'influence de la parole est magique! Le cœur, c'est le domaine de l'orateur.

Une joie secrète l'enivre à la vue de ses succès. Moment unique dans la vie, où l'homme peut savourer sans remords le charme de l'orgueil! Oh! n'allez pas troubler cette minute de bonheur qui s'écoulera si vite. Bientôt il sentira de lui-même la réalité; et toute pensée d'orgueil lui deviendra un souvenir poignant lui présentant l'image même de sa bassesse; il ne sent plus encore que tout sort du néant, hors un seul être!...

Cependant un tableau magnifique dans son majestueux ensemble et admirable dans la précision et la concordance de ses détails, se déroule lentement sous les yeux de ce jeune homme, parvenu aux études des de la philosophie. C'est la nature qui lui apparaît resplendissante de la majesté de son auteur.

Voici pour lui une époque toute nouvelle, un objet tout différent de celui qui jusque là n'occupait ses facultés. Quelle cause nouvelle va agir sur son intelligence pour la mettre en état de saisir les œuvres et les rapports de celui dont la limite est l'immensité! Qu'on ne s'inquiète pas; il ne lui faut qu'un esprit attentif, et nous l'avons vu, l'étude des langues mortes le lui a acquis.

Son style incohérent, emphatique peint admirablement son trouble et ses émotions en présence des merveilles étranges, grandioses, nouvelles qui surgissent à chaque instant pour l'étonner. Les lois de la nature ne sont plus un mystère pour sa faible perception. L'âme s'agrandit pour que son oeil se saisisse et les astres, suivant la magnifique expression de Chateaubriand, descendent pour se faire mesurer. Du lieu retiré où il est, il assigne des bornes à leur course vagabonde et préside à leurs destinées; leur distance ne lui est point connue. Avec cette vapeur légère qu'un souffle dissipe, il brave la furie des flots, il joue sur les abîmes de l'océan. Puis, plus puissant que l'aigle, perçant la nue de son vol audacieux, il franchit les espaces aériens et se balance nonchalamment au-dessus de la région des nuages et des tempêtes. Il saisit la foudre dans les cieux, et la fait servir à ses desseins. La terre lui découvre ses entrailles tourmentées et arides, il puise comme à une source abondante de richesses. C'est alors qu'il comprend ce titre de souverain qu'on lui avait déjà donné; et qu'il exerce sa royauté sur cet univers dont il fait partie.

Le tonnerre, cette voix de la tempête qui domine toute la nature, réveille chez lui un autre sentiment que celui de la simple frayeur; au bruit de ses roulements, il se découvre; et s'inclinant avec respect, il adore. « Il adore ce Dieu qu'enfant, il voulait aimer sans savoir pourquoi. » Et il demande à le connaître. Demande hardie, téméraire, mais qui témoigne d'un sentiment profond de la dignité de son être. Fier, il repousse comme fin de son être, cette nature qu'il ne peut qu'honorer du titre de belle esclave.

Monarque superbe, on lui enseigne celui dont il doit abdiquer sa puissance; on ne le comprend pas encore, il est vain; mais il sait pourquoi maintenant. Il puise à la source de toute vérité; on l'éclaircit de l'intelligence même de ce Dieu qu'il recherche, et la lumière jaillit sur l'univers moral, comme sur l'univers physique; tout est expliqué.

Il s'imaginait savoir beaucoup, et orgueilleux il se complaisait dans sa supériorité et ses connaissances. Mais, d'abandon de l'esprit humain; il le regarde maintenant avec un oeil de pitié. Il a compris que l'homme ne pouvait rien; que la portion des vérités qu'il lui était donné de connaître était infinie par sa petitesse; que ses erreurs étaient grandes. Il a compris ce jeune philosophe, que tout homme n'est pas plus que lui, que lui-même n'est rien. Depuis, le génie d'un mortel, quelque grand qu'il puisse paraître, ne s'éloigne plus. Il l'admire quand il proclame une vérité; car il a fait connaître le